

4<sup>e</sup> & 5<sup>e</sup> JOURS DE CAPTIVITÉ

Allongée là le quatrième jour, je planifie sa mort. En énumérant dans ma tête la liste des choses à ma disposition, je trouve du réconfort dans ces préparatifs... *une latte mal fixée, une couverture en laine rouge, une haute fenêtre, des poutres apparentes, une serrure, mon état de santé...*

Je me souviens de ces pensées comme si je les revivais maintenant, comme s'il s'agissait de mes pensées actuelles. Je me dis : *Il est encore là, derrière la porte*, même dix-sept ans après. Peut-être que ces moments resteront toujours ancrés dans mon présent parce que j'ai survécu uniquement grâce à la minutie de chaque heure et chaque seconde passées à élaborer cette rigoureuse stratégie. Durant ces instants de souffrance indélébiles, j'étais vraiment seule. Et je dois le reconnaître aujourd'hui, non sans fierté : ma réussite, ma victoire indéniable, n'était rien d'autre qu'un chef-d'œuvre.

Le quatrième jour, j'avais bien avancé sur ma liste d'items ainsi que sur une ébauche de vengeance – tout cela sans crayon ni stylo, mais seulement à l'aide du carnet mental qui me servait à réunir les morceaux pour trouver de potentielles solutions. Je me savais confrontée à un vrai casse-tête, mais j'étais déterminée à le résoudre... *une*

*latte mal fixée, une couverture en laine rouge, une haute fenêtre, des poutres apparentes, une serrure, mon état de santé... Comment assembler tout ça ?*

Je reconstituais sans cesse cette énigme dans ma tête et cherchais de nouveaux objets à y ajouter. *Mais oui, bien sûr, le seau. Et oui, oui, oui, le sommier à ressorts est neuf, il n'a pas enlevé le plastique. Allez, continue, passe tout en revue, il faut que tu trouves une solution. Des poutres apparentes, un seau, le sommier à ressorts, le plastique, une haute fenêtre, une latte mal fixée, une couverture en laine rouge, le...*

Pour apporter un aspect scientifique à la chose, j'avais associé un numéro à chaque item. *Une latte mal fixée (item n° 4), une couverture en laine rouge (item n° 5), un plastique...* Au début du quatrième jour, ma liste semblait aussi complète que possible. Je me suis dit qu'il m'en faudrait plus.

Les cliquetis sur le parquet en pin à l'extérieur de la chambre qui me servait de cellule m'ont interrompue vers midi. *Il est là, c'est sûr. Le déjeuner.* Le loquet a glissé de gauche à droite, la clé a tourné dans la serrure, et il est entré sans même avoir la décence de s'arrêter un moment sur le pas de la porte.

Comme à tous les autres repas, il a laissé tomber sur mon lit un plateau de nourriture désormais familière, une grande tasse blanche remplie de lait et un gobelet d'eau taille enfant. Aucun ustensile. La part de quiche à l'œuf et au bacon venait se coller à la tranche de pain fait maison sur l'assiette ; un disque de porcelaine orné d'une peinture rose qui représentait une femme avec un pot et un homme portant un chapeau à

plume avec un chien. Je frémis en me remémorant la haine irrationnelle que je vouais à cette assiette. Au dos, on pouvait lire « Wedgwood » et « Salvator ». *Ce sera mon cinquième repas sur ce « Salvator », ce salut. Je hais cette assiette. Je la tuerai, elle aussi.* L'assiette, la tasse et le gobelet semblaient être ceux dont je m'étais déjà servie pour le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner du troisième jour. Les deux premiers, je les avais passés dans une camionnette.

« Encore de l'eau ? a-t-il demandé de sa voix sourde, abrupte, profonde et monotone.

— Oui, s'il vous plaît. »

Il a commencé à agir ainsi le troisième jour, et je crois que c'est ça qui m'a décidée à mettre mon plan à exécution pour de bon. La question faisait maintenant partie de la routine : il m'apportait mon repas et me demandait si je voulais davantage d'eau. J'ai décidé de répondre « oui » quand il me le demandait et je me forçais à dire « oui » chaque fois, même si cette logique n'avait aucun sens. *Pourquoi ne pas apporter directement un verre plus grand ? Pourquoi un tel manque d'efficacité ? Il s'en va, verrouille la porte, les tuyaux résonnent dans les murs du couloir, on entend un crépitement puis l'eau qui coule du robinet, qu'on ne peut pas voir par le trou de la serrure. Il revient avec un gobelet en plastique rempli d'eau tiède. Pourquoi ?* Je peux vous le dire : il y a beaucoup de choses inexplicables sur cette terre, et la logique derrière le comportement énigmatique de mon géôlier en fait partie.

« Merci », lui ai-je répondu à son retour.

J'avais décidé depuis la deuxième heure du premier jour que j'essaierais de feindre une politesse d'écolière, d'être reconnaissante, parce que je me suis rapidement rendu compte que je pouvais me montrer plus maline que mon ravisseur. *Il doit avoir quarante ans et quelques, il a l'air aussi vieux que mon père.* Je me savais suffisamment intelligente pour vaincre cette horrible créature répugnante, et j'avais à peine seize ans.

Le déjeuner du quatrième jour avait le même goût que celui de la veille. Mais peut-être que la nourriture m'a procuré ce dont j'avais besoin parce que j'ai réalisé que j'avais beaucoup d'autres ressources à ma disposition : du temps, de la patience, une haine éternelle, et j'ai remarqué, tout en buvant le lait dans la grande tasse épaisse qui provenait d'un restaurant, que le seau avait une poignée en métal dont les extrémités étaient coupantes. *Il faut simplement que je retire la poignée. Ça me fera un nouvel item en plus du seau.* Aussi, je me trouvais dans les étages supérieurs du bâtiment, et non sous terre comme je l'avais anticipé durant les deux premiers jours. À en juger par la cime de l'arbre visible par la fenêtre et les trois volées de marches que j'avais dû monter, je devais certainement me trouver au troisième étage. Je comptabilisais cette altitude comme un atout supplémentaire sur ma liste.

Curieux, n'est-ce pas ? Je n'en avais toujours pas marre le quatrième jour. Certaines personnes pourraient penser que le fait de rester cloîtré seul dans une pièce fermée à clé conduit à la démence et aux hallucinations. Mais j'avais de la chance.

J'avais passé les deux premiers jours dans un véhicule en mouvement, et par une erreur colossale ou un énorme manque de jugement, mon kidnappeur s'était servi d'une camionnette pour commettre son crime, camionnette pourvue de vitres teintées sur les côtés. Bien sûr, personne ne pouvait voir à l'intérieur, mais moi je pouvais regarder dehors. J'ai étudié la route et je l'ai inscrite dans mon carnet de notes mental ; je ne me suis jamais servie de ces détails, mais le fait de transcrire et de graver ces informations à jamais dans ma mémoire m'a occupé l'esprit pendant des jours.

Si vous me demandiez aujourd'hui, dix-sept ans après, quelles fleurs poussaient le long de la bretelle d'autoroute à la sortie 33, je vous répondrais : des marguerites mêlées à une bonne dose de piloselles orange. Je pourrais vous peindre le ciel, d'un bleu-gris brumeux avec des taches de boue. Je vous rejouerais aussi les changements subits, comme la tempête qui a éclaté deux minutes et quarante secondes après que nous avons dépassé la bordure fleurie, lorsque la masse noire au-dessus de nos têtes s'est fendue en une averse de grêle printanière. Vous verriez alors les grêlons gros comme des pois qui ont forcé mon ravisseur à se garer sous une passerelle, à s'exclamer « bordel de merde » trois fois, fumer une cigarette, envoyer valser le mégot et reprendre la route trois minutes et dix secondes après l'impact du premier morceau de glace sur la carrosserie de cette camionnette criminelle. J'ai transformé ces quarante-huit heures de détails du trajet en

un film que je me suis repassé en boucle chaque jour de ma captivité, analysant chaque minute, chaque seconde, la moindre image, pour trouver des indices et des atouts.

La fenêtre latérale de la camionnette et la position dans laquelle il m'avait laissée, c'est-à-dire assise et en mesure d'observer la route, menaient à une conclusion évidente : le responsable de mon emprisonnement était un primate décérébré réglé sur pilote automatique, un drone soldat. Mais j'étais bien confortablement assise dans un fauteuil qu'il avait vissé au plancher du van. Malgré ses nombreuses protestations à l'égard de mon bandeau trop lâche sur les yeux, il était soit trop paresseux, soit trop distrait pour rattacher convenablement le morceau de toile cirée, et j'ai donc pu déterminer notre direction grâce aux panneaux sur le bord de la route : l'ouest.

Il a dormi quatre heures et douze minutes la première nuit. Moi, deux heures et six minutes. Nous avons emprunté la sortie 74 après deux jours et une nuit de route. Ne me demandez pas de vous raconter la honte colossale des pauses toilettes sur des aires de repos désertes.

Vers la fin de notre trajet, la camionnette a ralenti le long de la bretelle de sortie et j'ai décidé de compter par séries de soixante. *Un Mississippi, deux Mississippi, trois Mississippi...* Au bout de 10,2 séries, nous nous sommes garés et le moteur s'est mis à crachoter avant de s'arrêter en tremblotant. *À dix minutes et douze secondes de l'autoroute.* Par-dessus le haut de mon bandeau, j'ai réussi à distinguer un champ dans le gris du crépuscule, éclairé par

une bande de pleine lune blanche. Les branches tombantes d'un arbre entouraient le van. *Un saule. Comme celui de Mamie. Mais ce n'est pas la maison de Mamie.*

*Il est à côté de la camionnette. Il vient me chercher. Je vais devoir quitter le van. Je ne veux pas quitter le van.*

J'ai sursauté en entendant le bruit de frottement de la ferraille et le fracas de la portière qui s'est ouverte en coulissant. *On est arrivés. J'imagine qu'on est arrivés. On est arrivés.* Mon cœur battait aussi vite que les ailes d'un colibri. *On est arrivés.* La sueur s'accumulait sur mon front le long de mes cheveux. *On est arrivés.* Mes bras ont perdu toute leur élasticité et mes épaules se sont raidies pour former un T majuscule avec ma colonne vertébrale. *On est arrivés.* Et mon cœur est reparti de plus belle ; j'aurais pu causer un tremblement de terre, provoquer un tsunami, avec une telle cadence.

Une brise campagnarde s'est engouffrée dans le véhicule, comme si elle voulait dépasser mon ravisseur pour me consoler. Pendant un bref instant, je me suis sentie recouverte par une fraîche caresse, mais l'homme a surgi et sa présence a brisé l'enchantement presque aussi vite qu'il était venu. Son visage m'était partiellement masqué, bien sûr, à cause du bandeau qui me bloquait en partie la vue, et pourtant je l'ai senti s'arrêter et me fixer. *De quoi j'ai l'air, selon toi ? Simplement d'une jeune fille attachée à un fauteuil avec du ruban adhésif à l'arrière de ton van de merde ? Et ça te paraît normal ? Espèce d'abruti.*

« Toi, tu cries pas, tu pleures pas et tu me supplies pas, contrairement à toutes les autres », a-t-il

dit, en donnant l'impression d'avoir enfin eu la révélation qu'il cherchait désespérément depuis des jours.

J'ai tourné rapidement la tête en direction de sa voix comme si j'étais possédée, pour le mettre mal à l'aise. Je ne suis pas sûre d'avoir réussi, mais je crois qu'il a chancelé en arrière l'espace d'un instant.

« Vous préféreriez que je le fasse ? lui ai-je demandé.

— Ferme ta putain de gueule, espèce de petite connasse. J'en ai rien à foutre de ce que font les salopes dans ton genre », a-t-il répondu, très fort et rapidement, comme s'il se rappelait sa position de force. Étant donné le volume de sa réaction, j'ai déduit que nous étions seuls, où que nous puissions être. *Ça n'annonce rien de bon. Il peut se permettre de crier ici. Nous sommes seuls. Juste tous les deux.*

Comme la camionnette s'est inclinée légèrement, j'ai deviné qu'il s'était cramponné à la portière pour se hisser à l'intérieur. Il a grogné sous l'effort et j'ai pris note de sa pénible respiration de fumeur. *Un gros porc de bon à rien typique.* Des bribes de ses mouvements me parvenaient, et j'ai vu un objet coupant et argenté luire dans sa main sous la lumière du plafonnier. Dès qu'il s'est approché de moi, je l'ai reniflé ; une odeur de vieille sueur, la puanteur de trois jours de transpiration. Son haleine de soupe fétide se répandait dans l'air. J'ai tressailli, je me suis tournée vers la vitre teintée et j'ai bouché mes narines en retenant mon souffle.